

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année scolaire 1933-1934 — N° 7

LE CHEVAL DE TRAIT DE L'AUXOIS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 23 Janvier 1934

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Henri BAUDEAU

Né le 19 Juillet 1910, à LIERNAIS (Côte-d'Or)



LYON

BOSC Frères, M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton. 42

1934

LE CHEVAL DE TRAIT DE L'AUXOIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année scolaire 1933-1934 — N° 7

LE CHEVAL DE TRAIT DE L'AUXOIS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 23 Janvier 1934

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Henri BAUDEAU

Né le 19 Juillet 1910, à LIERNAIS (Côte-d'Or)



LYON

BOSC Frères, M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton. 42

1934

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Professeurs honoraires	M. V. BALL.
Directeur honoraire..	M. F.-X. LESBRE.
Directeur.....	M. ALFRED FAURE, ancien Directeur.
	M. CADEAC.

PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie	MM. TAPERNOUX
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires....	MAROTEL
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Tératologie, Extérieur	TAGAND
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médicale	JUNG
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique.	BALL
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Sémiologie et Propédeutique, Jurisprudence vétérinaire	AUGER
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Anatomie chirurgicale, Médecine opératoire	DOUVILLE
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire. Clinique, Médecine opératoire, Obstétrique....	CUNY
Pathologie générale et Microbiologie, Maladies microbiennes et police sanitaire, Clinique.....	BASSET
Hygiène et Agronomie, Zootechnie et Economie rurale	LETARD
Industrie et contrôle des produits d'origine animale. Inspection des denrées alimentaires et des établissements classés soumis au contrôle vétérinaire	X...

CHEFS DE TRAVAUX

MM. COLLET, JEAN-BLAIN, VUILLAUME, PIERRE, LAMY

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

*Président : M. le Dr LATARJET, Professeur à la Faculté de Médecine.
Officier de la Légion d'Honneur.*

*Assesseurs : M. LETARD, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.
M. TAGAND, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.*

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.



A MES PARENTS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LATARJET
De la Faculté de Médecine de Lyon

Qui nous a fait le très grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LETARD
De l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

Qui nous prodigua ses conseils
bienveillants dans l'élaboration de ce
travail.

Respectueux témoignage de reconnaissance.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TAGAND
De l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

Qui a bien voulu faire partie de
notre Jury.

LE CHEVAL DE TRAIT DE L'AUXOIS

Introduction

« L'Auxois, autrefois le grenier de la Bourgogne, est devenu, comme le Nivernais, le Charolais et le Morvan, un pays d'embouche pour les bêtes à cornes. Il est devenu aussi un pays propre à la production et à l'élevage du cheval de gros trait. » (Dechambre.)

On ne peut mieux résumer l'évolution subie par ce coin de Bourgogne et les conséquences actuelles de la transformation économique qui toucha l'agriculture au siècle dernier.

Nous sommes loin du temps où le bétail était un « mal nécessaire », tout juste bon à produire du fumier et à tirer, de concert avec quelque haridelle, une charrue de bois qui égratignait un sol dont on ne soupçonnait pas toute la richesse.

Tout a changé, en ce siècle qui vit tant de bouleversements dans tous les domaines. L'exemple, venu d'Angleterre, gagne l'Auxois par l'intermédiaire du Nivernais où Mathieu d'Oyé, à la fin du XVIII^e siècle, vint instaurer le mode d'exploitation de la terre en herbage et créer la race bovine blanche. Le grand développement des cités industrielles fit le succès du

bœuf à viande ; par un enchaînement logique, la prospérité des villes accrut celle des campagnes : le cultivateur connut enfin, sinon la richesse, du moins l'aisance de vivre. Toute la production de la ferme fut subordonnée à l'élevage ; on fit des prés et encore des prés : seuls furent conservés les champs nécessaires à l'entretien de la maison et à la fourniture de la paille et des fourrages artificiels. Peu à peu la culture s'adapta à l'élevage et tous deux devinrent intensifs grâce aux procédés nouveaux qui se vulgarisaient ; les labours plus profonds, les engrais chimiques, les assolements, le supplément de fumier produit par un cheptel plus nombreux, tout cela fit que, pour une surface labourée bien moindre, les récoltes restèrent aussi abondantes.

La conséquence de cet état de choses fut, comme nous le verrons plus loin, une spécialisation originale ; tandis que l'Auxois et le Morvan se consacraient à l'élevage, le Dijonnais et le val de Saône appliquaient à leurs terres d'alluvions les nouvelles méthodes de culture. En même temps qu'il continuait d'améliorer son cheptel bovin, l'éleveur de l'Auxois s'efforçait de produire un cheval de trait mieux adapté aux besoins nouveaux que l'ancien cheval Bourguignon, aussi puissant mais plus rapide que les bœufs d'attelage — qui d'ailleurs se raréfiaient.

Résumer l'histoire des transformations subies par la race chevaline autochtone, exposer les résultats obtenus et les moyens employés : tel est le but de ce modeste travail, que nous diviserons ainsi :

- 1° Données géographiques.
- 2° Historique de la race.
- 3° Ses caractères.
- 4° Etat actuel de la production. Elevage et amélioration.
- 5° Conclusions.

CHAPITRE PREMIER

Données géographiques

Au point de vue géographique, on peut diviser le département de la Côte-d'Or en cinq régions : Morvan, Auxois, Montagne, Côte et Plaine de la Saône.

L'aire d'action du Syndicat du cheval de trait de l'Auxois comprend surtout les deux premières régions, avec quelques ramifications dans la Montagne et dans la plaine de la Saône, délaissant la « Côte », cette côte d'or qui a donné son nom et sa gloire au département par les « crus » célèbres qu'elle produit.

L'Auxois proprement dit, l'Auxois géologique est une étendue de marnes liasiques occupant à l'ouest de la Côte-d'Or une superficie d'environ 170.000 hectares, appuyée aux derniers contreforts du Morvan, d'une part, à la Montagne et à la Côte d'autre part. D'une altitude moyenne de 300 mètres, c'est un lieu de passage naturel entre le bassin parisien et la vallée de la Saône ; le travail des eaux courantes l'a profondément modifié et l'on peut distinguer trois formes topographiques principales : la terre plaine où le lias est à nu ; les buttes témoins et les terrasses du Haut Auxois où le lias est masqué par une couche de calcaire jurassique.

La *Terreplaine*, dont l'horizontalité contraste avec les ondulations du Morvan voisin, s'étend sur une longueur de 40 kilomètres entre Avallon et Semur. La terre arable, complètement décalcifiée, se présente sous la forme d'argiles brunes, imperméables, entremêlées d'éléments siliceux très fins. L'eau, qui ne peut s'écouler tant à cause de cette imperméabilité que du manque de pente, forme des mares et des rigoles dont le grand nombre entretient l'humidité et diminue les qualités de la végétation. Celle-ci était autrefois en partie constituée de joncs, d'agrostes, de houlques laineuses ; mais le drainage et l'emploi des scories de déphosphoration l'ont considérablement améliorée.

Les *buttes témoins* sont des collines isolées par l'érosion, qui se succèdent suivant un arc de cercle de la Cure à la Dheune : Vézelay, Thil, Mont-Saint-Jean, Sussey, Bar, etc... On retrouve sur leurs flancs toute une gamme de terrains que l'on couvre de prés, de plus en plus. La base est formée par des calcaires bleuâtres, analogues à ceux de la terreplaine, qui constituent d'excellentes terres à blé. Jusqu'aux deux tiers de la hauteur environ, s'étagent des pentes de marne tendre, coupées vers le haut de ressauts calcaires, et dont la partie supérieure était autrefois occupée par la vigne ; aujourd'hui, c'est le domaine des herbages plantureux, clôturés de haies vives, semés de pâturins, de ray-grass et de trèfle blanc. Tout au sommet enfin, une falaise abrupte, absolument nue, de calcaire à entroques, laisse sourdre à ses pieds des filets d'eau limpide qui vont irriguer les assises inférieures avant de grossir l'Armançon et le Cousin.

Quant au *Haut-Auxois*, qui formait à l'origine un plateau uniforme, l'*Armonçon*, la *Brenne*, l'*Ozerain*, l'*Oze*, etc. l'ont découpé par des sillons parallèles et profonds en moyenne de 150 mètres, en véritables digitations orientées vers le Nord-Ouest. La structure géologique de ces terrasses répète celle des buttes témoins de même origine ; le sol s'y présente en couche épaisse de nature argilo-calcaire, riche en potasse et acide phosphorique, frais et naturellement couvert d'une flore riche. Le terrain est éminemment propice à l'élevage du cheval de trait qui y acquiert une ossature solide et de bons muscles auxquels les accidents du relief assurent un exercice profitable.

Une altitude à peine plus accusée caractérise le *Morvan*, vestige usé d'une chaîne puissante du mouvement hercynien, qui semble prolonger le Massif Central au seuil du Bassin Parisien. La partie orientale seule, le *Bas-Morvan*, appartient à la *Côte-d'Or* ; l'érosion a fait de ce massif cristallin une sorte de pénéplaine ondulée qui s'abaisse graduellement pour aller se fondre avec la terreplaine et l'*Auxois*. Les gneiss et les granites qui le composent n'ont pas résisté à l'érosion et le relief actuel n'est plus qu'une succession de croupes arrondies dont l'altitude ne s'apprécie qu'à l'approche des vallées. Les rivières, petites mais nombreuses, se fraient un chemin pittoresque à travers les bois et les prés caractéristiques de la région. Les agents chimiques de l'érosion ont décomposé le granit ; le feldspath ainsi libéré s'est kaolinisé, donnant une argile légère, mêlée de grains de quartz et de lamelles de mica, ou bien une arène sableuse et perméable si

A hand-drawn map of Burgundy, France, showing its various wine regions. The map is oriented with North at the top. Major regions labeled include Yonne to the west, Haute Marne to the northeast, Côte d'Or (labeled 'La Montagne') in the center, Côte de Beaune (labeled 'La Côte') to the south of Côte d'Or, and Saône & Loire to the southwest. Other regions shown are Langres to the east and Jura to the southeast. Numerous towns and cities are marked with dots and labeled, including Avallon, Auxerre, Beaune, Dijon, Nuits, and Chalon-sur-Saône. The map also depicts several rivers, such as the Yonne, Seine, and Saône, and various smaller wine-growing areas like 'Coteaux de Nuits' and 'Coteaux de Beaune'. The drawing is done in a simple, sketchy style with black ink on a light background.

LANGRES

YONNE

HAUTE MARNE

HAUTE SAONE

NIÈVRE

SAONE & LOIRE

JURA

La Cote

le feldspath est rare. Le résultat est une terre légère, mais assez pauvre, que l'on a améliorée par la chaux et les scories pour en faire de bons prés d'élevage, frais et ombragés, mais donnant une ossature fine.

La bordure orientale du massif ménage une transition entre Morvan et Auxois ; c'est la « zone bordière des pacages liasiques » qui juxtapose le lias et le granit dans un enchevêtrement apparent.

Un peu plus à l'Est, le pays d'Arnay dresse un éperon granitique au milieu du lias, vestige d'un soubresaut du plissement primitif.

A côté de ces deux régions, qui ont formé le berceau de la race, et qui sont aujourd'hui les meilleurs éléments de la production chevaline du département, nous dirons quelques mots des deux autres régions qui intéressent notre étude.

LA MONTAGNE est une vaste table de calcaire jurassique entre l'Auxois et la plaine de la Saône, de Nolay à Langres ; elle appartient presque en entier à l'étage bathonien ; le fond des vallées est tapissé de marnes à foulon qui apportent la fertilité dans ces paysages arides ; la Seine, l'Ource, à force de patient travail, ont fait leur lit dans les marnes du Lias, tandis qu'une vallée monoclinale, la « vallée », dessine à partir de Ravières un ruban étroit qui prolonge par Chaumont et Châtillon, les marnes oxfordiennes de Woëvre. Le Nord-Est est occupé par la forêt.

LA PLAINE DE SAONE, enfin, se décompose en :

Dijonnais, plateau calcaire avec des plaques marneuses où l'on cultive le houblon et les céréales ; véri-

table Beauce bourguignonne où l'on dresse les poulains achetés en Auxois.

Pays Bas, terres siliceuses ou argileuses imperméables et marécageuses, couvertes de forêts.

Plaine, bande alluviale créée par l'Ouche et la Tille, adonnée, comme le Dijonnais, à la culture et à l'élevage des poulains de 18 mois à 4 ans.

Val de Saône, vaste ruban plat, large de 2 kilomètres, forme d'alluvions, recouvert de terrasses argileuses, saturé d'eau ; il forme une immense prairie de 9.000 hectares, occupée par le bétail tacheté.

Le climat de ces diverses régions est, dans son ensemble, continental, c'est-à-dire marqué par des écarts accentués entre les saisons : hivers rigoureux et étés chauds. Mais les différences d'altitude, les différences du relief, le voisinage du bassin de la Saône et de la vallée de la Saône, créent une grande variété de situations climatiques locales.

Le climat de Dijon, pour lequel la documentation est abondante, se retrouve à peu près dans toute la portion orientale du département. La température moyenne de l'année oscille autour de 10° allant en général de 2° en hiver à 20° en été (juillet). Il gèle environ deux mois par an et la neige est rare.

Le Morvan et la Montagne ont des hivers plus rudes et des étés plus chauds ; il n'est pas rare de voir le thermomètre à — 15° en janvier et à + 30° lors de la canicule, surtout dans les « combes » abritées.

L'Auxois est un peu plus tempéré, mais toujours

nettement de climat continental ; on y a observé des gelées en mai et même en juin !

Donnons quelques précisions et quelques chiffres recueillis à Dijon, et qui ne sont pas sans influencer la flore et la faune locales :

Pression atmosphérique moyenne : 764 ^m/_m, avec minima au printemps et en été ; l'influence des cyclones qui se produisent au-dessus de la Manche et de l'Océan est prépondérante.

Degré hygrométrique moyen : 75 ; l'air est plutôt sec au printemps et en été.

Vents : très variables ; dans le Morvan et l'Auxois, les vents chargés de pluie viennent principalement de l'Ouest en été et du Sud en automne ; en hiver, les vents du Nord dominant.

Les pluies, dont l'influence sur la production agricole est très grande, sont assez abondantes, surtout dans la portion occidentale du département. A Saulieu, il tombe une moyenne de 920 ^m/_m d'eau par an, 750 à Semur, 760 à Pouilly, etc... On a même noté, en 1910 il est vrai, 1.718 ^m/_m à Saulieu ! La moyenne des jours de pluie est de 120 à Dijon, répartis à peu près également sur les quatre saisons.

En résumé, la richesse naturelle ou artificielle du sol, jointe à la variété du relief, fait de cette région une terre propice à l'élevage. Cependant, le climat, assez rude, demande des animaux bien adaptés au pays, forts et résistants. Nous allons voir plus loin comment l'industrie de l'homme a su utiliser les conditions pour la production du cheval de trait.

CHAPITRE II

Historique de la race

Jacoulet et Chomel, dans leur *Traité d'Hippologie* (1895), étudiant la production chevaline en Côte-d'Or, reconnaissent à la Bourgogne des conditions favorables à cette production. Si cet élevage s'est considérablement développé et modifié depuis que la culture a subi une orientation nouvelle, il n'en reste pas moins vrai que, partant de ces conditions favorables, à toutes les époques de notre histoire, la Bourgogne a produit des chevaux estimés.

Jules César s'étend assez longuement à leur sujet dans ses *Commentaires* ; il est permis de supposer que ces ancêtres feraient piètre figure à côté de leurs modernes descendants. Samson et Toussaint les apparentent aux chevaux de Solutré (*Equus Belgius*), comme d'ailleurs les Ardennais.

Ils n'évoluèrent probablement pas beaucoup jusqu'au Moyen Age, jusqu'aux Croisades qui révélèrent aux Occidentaux le cheval arabe. Les croisements effectués alors apportèrent aux sujets indigènes de l'énergie, des formes plus harmonieuses et plus fines. A cette époque où toute production était aux mains de la noblesse régionale, cette infusion de sang oriental

fut des plus heureuses parce qu'elle donna du nerf au « palefroi », cheval lymphatique et lourd, habitué à porter le chevalier et son armure ; elle lui donna de la vigueur et de l'énergie, qualités immédiatement avantageuses pour un cheval de guerre, et qui préparaient le type actuel. D'ailleurs, certains caractères morphologiques accusent encore cette double origine : front large, haut, chanfrein camus qu'on retrouve parfois, tendance au type rectiligne, etc...

Puis, dans la suite des temps, des croisements, aussi variés que nombreux, effectués au gré du caprice ou des alliances du moment : Espagnols, Orientaux, Danois, Suisses, etc., tentèrent d'améliorer le cheval bourguignon, réalisant avant la lettre cet « affollement des races » qui, s'il faut en croire Malingil, augmente la plasticité des produits issus de cette suite d'opérations.

Quoi qu'il en soit, l'élevage était assez prospère : un recensement de l'an X attribue à la Côte-d'Or 20.596 chevaux, et classe le département au dix-neuvième rang des départements français producteurs de chevaux. Magne, vers 1869, estime à 7.000 le nombre des naissances annuelles en Côte-d'Or, dont 5.000 pour les seuls arrondissements de Dijon et de Beaune : l'élevage, en effet, se faisait surtout dans les vallées de la Vingeanne, de la Tille, de la Bèze, de l'Ouche, c'est-à-dire dans la vallée de la Saône ; l'Auxois n'était encore que le « grenier de la Bourgogne ». Les rôles n'allaient pas tarder à être intervertis, grâce à l'évolution profonde que subit le mode d'exploitation de la terre au ^{xix}^e siècle, à la suite du mouvement général

vers la production intensive dans tous les domaines. Tandis que le Dijonnais et le val de Saône se consacraient à la culture presque industrielle : blé, pomme de terre et betterave à sucre, l'Auxois et le Morvan, instruits par l'exemple voisin de Mathieu d'Oyé, transformaient leurs terres en herbages pour élever ces magnifiques bœufs blancs, dont la vogue croissait de jour en jour. Le bétail, qui n'était jusque-là qu'un producteur de fumier, devint la source principale des bénéfices de la ferme. En même temps, la culture proprement dite se modifiait, les labours devenaient de plus en plus profonds, nécessitant des chevaux plus forts, ou des bœufs puissants au lieu des vaches rustiques qu'on attelait parfois.

L'élevage hippique qui répondait jusqu'alors aux besoins de la culture extensive et de la messagerie, dut s'adapter aux conditions nouvelles, alourdir son format. Or, l'administration des Haras cherchait plutôt à l'alléger, à en faire une sorte de demi-sang, apte, sinon à la selle, du moins au trait léger, d'où toute une série de conflits, de tâtonnements néfastes. On croisa beaucoup avec des anglo-normands. Cela réussit dans le Charollais où la pratique suivie de ces croisements aboutit à la formation du demi-sang du Centre. Mais en Côte-d'Or, on avait besoin de chevaux de gros trait pour labourer les alluvions du val de Saône et pour exploiter les terrains accidentés du Bas-Morvan et de l'Auxois. On croisa donc, dans la dernière moitié du xix^e siècle, avec des chevaux de gros trait : Percherons, Nivernais, Boulonnais, etc. Le Percheron prévalut, parce que la mode était au Perche-

ron, race bien homogène et sélectionnée depuis longtemps.

A la vérité, c'était l'anarchie, le règne des étalons rouleurs, d'origine obscure et de qualité souvent douteuse. Jacoulet et Chomel pouvaient écrire, en 1895 :

« Les chevaux sont particulièrement élevés dans les nombreuses prairies des bords de la Saône (région de Saint-Jean-de-Losne) et dans la vallée de l'Armançon (Semur, Pouilly). L'effectif, d'environ 45.000 têtes, dérive de trois types :

1° Chevaux bourguignons : petits, communs, râblés, courts, ventrus, à croupe forte, sobres, membres bons ; c'est l'ancienne variété.

2° Chevaux de type percheron : aptes au trait léger ; pèchent souvent par les membres et par le rein qui est trop long, mal soudé ; la poitrine est plate, la tête grosse et mal attachée.

3° Chevaux morvandiaux : peu nombreux, laids, mais bons. »

Les premiers étaient surtout cantonnés à l'est du département, dans la plaine de la Saône ; leur nombre et leur importance diminuaient d'ailleurs de jour en jour, malgré les croisements effectués.

Les deux autres types se partageaient la sollicitude des éleveurs du Morvan et de l'Auxois qui cherchaient à unir la rusticité et l'énergie de l'un aux formes plus harmonieuses de l'autre. Les premiers résultats n'étaient pas très encourageants et semblaient n'allier que les défauts des deux races pour aboutir à des sujets décousus, mal membrés. Mais petit à petit, sous l'influence de la sélection, on obtint des chevaux de plus

forte taille, à croupe double, et souvent gris. C'était un progrès et la majorité des éleveurs se rallia à la méthode, ce qui eut du moins l'avantage d'assurer un effort continu dans le même sens.

Le principe de la méthode de croisement et sélection était bon, mais l'application mauvaise ; la race percheronne n'était pas en harmonie avec le type autochtone, « fidèle reflet par ses qualités des vertus du sol ». M. Barbier, directeur des services vétérinaires départementaux, rappelle fort justement aux éleveurs : « Les croisements ne peuvent réussir pour une espèce donnée que lorsque les races croisées présentent des affinités telles que les caractères des types soient capables de se combiner aisément. Il faut aussi que les aires géographiques, dans lesquelles vivent les races que l'on veut croiser, soient assez semblables entre elles et relativement peu distantes. Lorsqu'il en est autrement, lorsqu'on réunit des races éloignées par leurs formes extérieures ou qui vivent sous des climats notablement différents, on obtient des produits décousus dont les caractères mal fondus se contrarient, sans parler des risques d'acclimatement et de stérilité que l'on court. » Or, si le sol de l'Auxois présente beaucoup d'analogie avec celui du Perche, le climat des deux pays est sensiblement différent ; plutôt maritime et humide dans le Perche, il est en Bourgogne, continental et sec, soumis à de grands écarts : froid rigoureux en hiver, chaleur excessive en été, il exige une faune assez rustique, dont l'organisme s'accommodera de ces extrêmes. Or, la race percheronne n'est pas de celles-là : habituée à un climat maritime, doux et humide, sa

complexion est relativement délicate par suite d'une sélection très poussée ; un changement de milieu aussi radical empêche l'épanouissement des qualités que l'on recherchait et va à l'encontre du but proposé. Et ceci d'autant plus que l'erreur dans ce choix porte autant sur le type que sur le climat : le percheron est un rectiligne médioligne, tandis que les femelles du pays étaient plutôt concaves et brévilignes. Le résultat du croisement ne pouvait donc être qu'assez décevant ; néanmoins le type local fut influencé par ces mariages continus : les produits accusèrent la tendance au type rectiligne amorcée autrefois par l'apport du sang arabe et qui se manifeste heureusement dans la race actuelle par le dos et le rein droits ; la taille s'accrut et la croupe s'étoffa. Mais par contre, la physionomie ne s'embellit guère : tête grosse, mal attachée, rein long, allure plus ou moins décousue, membres affinés et allongés. Quelques éleveurs s'émurent pour l'avenir et se préoccupèrent de changer l'orientation que prenait l'élevage. Ils cherchèrent plus près d'eux des étalons capables de s'allier heureusement aux juments du pays. On ne pouvait s'en tenir à la seule sélection ; il fallait d'abord uniformiser et améliorer la production par des croisements, continus d'abord, puis intercurrents avec des mâles d'un type bien déterminé, quitte à ajouter par la suite à ce canevas les caractères particuliers que l'on voudrait.

La conduite à tenir était toute tracée : « Lorsqu'on
« s'engage dans une pareille voie et qu'on veut réus-
« sir dans le minimum de temps, des données généra-
« les s'imposent dont il faut poursuivre l'application :

« préciser le but visé en définissant le modèle à réaliser en fonction des moyens d'action dont on dispose et des besoins déterminés que la production doit satisfaire. » (Dechambre.)

Pénétrés de ces principes, quelques réalisateurs surent assigner à l'élevage un but précis et les moyens de l'atteindre en fonction des possibilités régionales et des exigences économiques.

Le but était de faire un animal vigoureux et agile, de formes trapues, ayant une bonne musculature et des membres solides.

Les moyens mis en œuvre pour l'atteindre furent des croisements avec les Ardennais, tant Français que Belges, et avec la race de trait du Nord. « C'est parce que seules les races ardennaises ou de trait du Nord présentent avec la race de l'Auxois des affinités évidentes, — dira plus tard l'un des principaux artisans du mouvement nouveau, — que nous avons toujours préconisé, lorsque la méthode de reproduction par la sélection ne pouvait s'exercer faute de sujets d'élite, d'avoir recours au croisement alternatif avec l'une de ces deux races dont l'une a plus de sang, l'autre plus de taille et de poids, mais qui toutes deux sont sensiblement analogues à la nôtre par le format et le tempérament, par le climat aussi des régions dans lesquelles elles vivent et se perpétuent. » (A. Barbier.)

Quelques hommes actifs et dévoués, éleveurs ou techniciens de l'élevage, se vouèrent à la réussite de cette entreprise. Sous l'impulsion du Docteur Chauveau, sénateur de la Côte-d'Or, et de M. Barbier, directeur des services vétérinaires, avec la collaboration

éclairée de quelques vétérinaires comme MM. Héliot, Ligeron, Bizot, et de quelques éleveurs, fut créé en 1911, et pour une durée illimitée, un Syndicat ayant pour but « l'amélioration, la vulgarisation et la mise en valeur commerciale du cheval de trait de l'Auxois ». (Art. premier des Statuts.) Les Statuts furent déposés à la mairie de Semur-en-Auxois, le 2 février 1913 : de là date l'ère officielle de son fonctionnement.

Dès le début, le Syndicat établit un livre d'origine (Stud-Book) pour inscrire les sujets de race indigène et pure, mais en spécifiant (art. 4) que « dans un délai de cinq années, la Commission technique pourra examiner et, s'il y a lieu, recevoir tous les chevaux de gros trait, mâles ou femelles, quelles que soient leurs robes et leurs origines ». Le désir d'arriver rapidement à un résultat tangible, probant, justifiait cette mesure.

Les caractères-types de la race furent définis ainsi qu'il suit (art. 2) :

« Tête courte, front large, oreilles petites, encolure courte, largement contournée, puissante, garrot bien sorti, poitrail large, bien musclé ; côtes arrondies, poitrine profonde, dos et reins droits et courts, croupe très musclée, membres bien musclés, jarrets larges, sabots bien conformés, tendons forts, pâtureurs courts, articulations nettes ; *taille, 1 m. 60 au minimum* ; énergie bien accusée ; robe : bai, rouan ou aubère. »

En même temps, le Syndicat limitait l'aire de son activité à treize cantons de la Côte-d'Or, à savoir : « Semur, Montbard, Venarey-les-Laumes, Précy-sous-Thil, Vitteaux, Saulieu, Liernais, Pouilly-en-Auxois, Arnay-

le-Duc, Bligny-sur-Ouche, Nolay, Sombornon, et la commune de Turcey, du canton de Saint-Seine-l'Abbaye. » Ce périmètre s'est d'ailleurs agrandi par la suite ; devant le succès obtenu, nombre de syndicats cantonaux ont sollicité leur affiliation.

Le portrait schématique tracé plus haut apparente le cheval de l'Auxois à l'Ardennais : mêmes plastique, vigueur, rusticité, etc... A tel point que des esprits chagrins, ou simplement contrariés dans leur intérêt, se rangèrent à côté des antiques partisans du percheron pour combattre le mouvement naissant. « Ne serait-il pas plus simple, disaient-ils, de nous rattacher directement au Stud-Book Ardennais ? » Par bonheur, les éleveurs, peu soucieux de jouer le rôle de parents pauvres auprès des Ardennais, et conscients de pouvoir « faire » à la longue, un cheval qui soit bien le « cheval de l'Auxois », ne se laissèrent pas décourager et adhérèrent entièrement au nouveau Syndicat.

Malheureusement vint la guerre de 1914-1918 qui réduisit à néant les efforts fournis et les résultats déjà obtenus. Pendant près de cinq ans, l'élevage se soutint vaille que vaille, mais sans direction ; beaucoup de bons sujets furent pris par les réquisitions ; lorsque la paix fut enfin signée, tout était à refaire. Les mêmes organisateurs se remirent à l'œuvre, en face des mêmes difficultés ; si l'on mesure tous les progrès accomplis depuis cette époque, on peut bien dire qu'il n'y a pas eu de temps perdu. Il fallait lutter contre les marchands habitués à écouler dans la région leurs Ardennais, Boulonnais, etc... ; il fallait lutter aussi contre certains électeurs habitués aux Nivernais ou aux

Percherons et qui ne voulaient pas qu'on fit autre chose que ce qu'ils faisaient eux-mêmes. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des difficultés que surmontèrent les partisans du cheval de l'Auxois. Le Syndicat sut rallier rapidement à ses idées la grosse majorité des cultivateurs bourguignons : la preuve en est dans les demandes successives dont il fut saisi par de nombreux cantons d'étendre son périmètre.

Dernier venu dans l'élevage hippique français, le cheval de trait de l'Auxois a profité des leçons de ses aînés et de leurs perfectionnements. Il a eu la chance d'être dirigé, dès ses premiers pas, par des techniciens avertis qui surent dégager le type fondamental propre à la région et perfectionner ce type avec méthode. Il avait tout pour réussir promptement : nous verrons plus loin comment il l'a fait.

CHAPITRE III

Caractères généraux de la race

Prenons le Standard défini par les Statuts du Syndicat d'élevage ; nous pouvons classer en deux catégories les caractères du cheval de l'Auxois :

a) ceux qui sont communs à tous les bons chevaux de trait ;

b) ceux qui sont particuliers au cheval de l'Auxois.

Nous n'insisterons pas sur les premiers : poitrine profonde, côtes arrondies, poitrail large et bien musclé, garrot bien sorti, croupe très musclée, etc..., indices de la puissance et du souffle indispensables à un bon « tracteur ». Les seconds se réfèrent à la conformation générale, à la taille, aux membres et enfin à la robe.

Conformation générale. Taille

On recherche la prédominance des éléments largeur et épaisseur sur l'élément longueur : on veut faire un « bréviligne », un cheval compact, avec des masses

musculaires imposantes, agissant sur des rayons solides. C'est d'ailleurs une tendance générale à notre époque de faire ce que Baron appelle des « brévilignes hypermétriques » ; tous les chevaux de gros trait se ressentent de cette tendance, qui n'est pas une simple mode, mais bien une réalité physiologique ; nous n'en



voulons citer comme exemples que les Ardennais, les Boulonnais et leurs dérivés.

Le cheval de l'Auxois est remarquablement caractérisé dans ce type ; encolure courte et puissante, poitrail large, dos et reins courts, et, par voie de conséquences (loi des variations corrélatives de Darwin), tête courte, front large, oreilles petites. Ces derniers caractères n'ont évidemment pas d'importance physio-

logique, mais ils composent au cheval de l'Auxois une physionomie typique et contribuent à parfaire en lui cet aspect trapu qui plaît aux acheteurs. Ce n'est d'ailleurs pas un aspect trompeur : il n'est besoin pour s'en convaincre que de mettre en parallèle le standard de la race et les règles de l'hippologie.



La puissance, en effet, n'est pas seulement faite de l'importance des masses musculaires mises en jeu ; il faut tenir compte aussi, pour la juger, des modalités de l'action de ces masses, et apprécier le cheval comme on apprécierait une machine quelconque, non pas en se basant sur de simples impressions, des « beautés », mais en étudiant la structure et le fonctionnement de chaque détail. Et, puisque nous empruntons une com-

paraison à la physique, disons qu'il faut chercher à évaluer non pas l' « énergie » produite, mais bien le travail effectué par cet ensemble complexe de leviers agissant et réagissant les uns sur les autres que constitue la machine animale. Or, l'énergie, fruit de la contraction musculaire, rendra le maximum de travail si elle agit sur des rayons solides et bien dirigés. C'est ainsi en particulier que, si le dos et le rein sont droits et courts, l'animal aura bien moins d'énergie à dépenser lors des démarrages, pour raidir son axe rachidien court et par conséquent peu mobile ; l'impulsion se transmettra intégralement du train postérieur au train antérieur, du fait que cet axe est droit.

Ce caractère de rectilignité, que le cheval de l'Auxois tient de ses ancêtres Percherons et qui se manifeste dans l'encolure puissante et pyramidale, la sélection cherche à l'accentuer encore pour obtenir une croupe presque horizontale permettant un rendement maximum aux muscles de la cuisse et pour obtenir aussi la constance des aplombs réguliers qui, on le sait, vont de pair avec le type rectiligne.

En bref, on peut définir le cheval de l'Auxois à l'aide des coordonnées ethniques de Baron comme étant : rectiligne (encore que l'ancêtre concave traduise quelquefois son influence dans la ligne du chanfrein, par exemple), bréviligne et hypermétrique : « 1 m. 60 au minimum », lisons-nous dans le standard ; c'est une taille à laquelle beaucoup de juments — et même quelques étalons — n'arrivent pas encore et à laquelle les éleveurs tiennent beaucoup, non pas tant pour faire un cheval lourd (en moyenne 7 à 800 Kgs.), mais bien

plutôt pour allonger les rayons locomoteurs et faire un cheval susceptible de fournir un trot assez rapide. Puissant et énergique comme il l'est, il peut emmener une charge de 1.500 Kgs à une vitesse de huit à neuf kilomètres à l'heure ; au pas, sur un chemin plat, bien entendu, il n'est pas rare de voir des juments démarrer et entraîner des fardeaux de 3 et même 4.000 Kgs (machines à battre, voitures de foin). C'est donc un animal à multiples fins ; dans la petite culture ou la culture maraîchère, il exécutera tous les travaux de la ferme, labourage, charrois, etc..., et, par surcroît, emmènera bon train à la ville la « carriole » de son propriétaire.

Sa puissance lui permet de rivaliser avec n'importe quel autre animal pour les besoins de la grande culture. Lorsqu'enfin il travaillera en ville, il trouvera sa place dans les services de livraisons et de camionnage aussi bien que dans ceux de grès trait lent. Toutes aptitudes qui ne peuvent que favoriser le développement et l'expansion de la race en lui assurant des débouchés sur tous les marchés. L'armée, même en 1932, malgré la tendance actuelle à la motorisation, a fait fonctionner à Semur une commission d'achats.

Les membres

Les éleveurs et les acheteurs assignent dans leur critère une place prépondérante aux membres ; ils recherchent un sujet qui « a du membre ». Il faut distinguer trois éléments dans la constitution du mem-

bre : les rayons osseux, les articulations et les muscles.

Nous avons déjà signalé l'importance d'une bonne musculature. Quant aux articulations, elles doivent être nettes, sculptées comme des pièces d'anatomie. Le genou, le boulet, les articulations interphalangiennes, tout est sec, sans molette, ni vessigon, sans tare dure. Le jarret est large, de façon à répartir sur une plus grande place la somme des pressions qui viennent s'amortir sur cet article et à garantir ainsi l'intégrité de cette cheville dont le bon fonctionnement conditionne la valeur du sujet.

Tous ces caractères, pour importants qu'ils soient, peuvent être considérés comme secondaires par rapport aux rayons osseux ; ils ne sont examinés qu'en dernier lieu par l'amateur averti. Il existe d'ailleurs entre ces différents facteurs des corrélations étroites : des pâturens courts, des canons épais, appellent tout naturellement des articulations larges et une bonne musculature ; et si l'on a pu dire avec raison de tous les chevaux : « Pas de pied, pas de cheval », on peut dire du cheval de trait : « Pas de canon, pas de cheval », en raison de l'importance fonctionnelle de ce rayon et en raison surtout de son rôle de témoin de la variation ; les métacarpiens sont en effet un des indices les plus sensibles du type : longs et fins chez le pur sang anglais, par exemple, longiligne par excellence, ils seront courts et épais chez le cheval de trait de l'Auxois, bréviligne hypermétrique, fortement charpenté et qui a bien plus besoin de solidité que l'ampleur de détente. En harmonie avec le canon, les phalanges sont courtes pour donner aux tendons un point d'appui moins mo-

bile et les soulager lors de l'appui. Le sabot est bien conformé, assez large, moins cependant que chez l'Ardennais où il traduit l'influence d'un sol souvent marécageux qu'on ne trouve pas en Auxois.

En résumé, le cheval de l'Auxois est un animal à tendance rectiligne, bréviligne et hypermétrique, d'une taille oscillant entre 1 m. 60 et 1 m. 70, d'un poids moyen de 7 à 800 Kgs, et capable de déplacer une charge de 1.500 Kgs au trot et de 3 à 4.000 Kgs au pas, vigoureux et énergique. Notons que si tous les sujets, même ceux de concours, n'atteignent pas la taille minima, il y a néanmoins des progrès certains vers ce but ; au dernier concours central, à Paris, un seul étalon adulte mesurait moins de 1 m. 60.

La robe

La robe, si elle n'a pas d'importance pour la valeur intrinsèque du cheval, joue par contre un grand rôle dans la valeur commerciale de la race par le cachet d'homogénéité qu'elle lui confère ; elle souligne le « fini » de la race, le degré où a été poussée la sélection. Cela frappe les acheteurs, les influence favorablement, même sans qu'ils s'en rendent compte, et augmente la notoriété de l'élevage régional du fait qu'on peut identifier la race simplement par sa robe. Il est certain, par exemple, que le Percheron doit son succès commercial en grande partie à ses qualités, certes, mais un peu aussi à l'uniforme qui s'associe à ces qualités

Les statuts du Syndicat d'élevage du cheval de trait de l'Auxois spécifient que la robe sera : bai, rouan ou aubère. En fait, les éleveurs cherchent à éliminer ces deux dernières robes ainsi que l'alezan, héritage des divers éléments dont le mélange a formé la race actuelle. Les chevaux de l'Est d'autrefois possédaient des robes de couleur, c'est-à-dire autres que le gris (Dechambre) et l'Ardennais était primitivement alezan ou rouan. On trouve donc à l'origine de l'alezan, du rouan, de l'aubère, du bai, et même du gris apporté par les Percherons, il n'y a pas si longtemps. La sélection s'attache à éliminer ces « impuretés commerciales » au profit de la seule robe baie, sans nuire toutefois à l'amélioration du format. « On peut, dit Dechambre, supputer les chances qu'ont les robes de se maintenir et de se propager, en s'appuyant sur le phénomène héréditaire de la dominance. En rapportant la transmission de la robe à l'hérédité mendélienne des caractères dominants et des caractères dominés, on voit par exemple : « Que l'alezan est dominé par « toutes les autres couleurs ; que le bai domine l'alezan, mais est dominé par le rouan, de telle sorte que, « rapportée aux deux autres, cette dernière robe se « montre comme un caractère dominant.

« Il y a donc infiniment de chances pour que, dans « une population chevaline où l'on trouve aujourd'hui « de l'alezan, du bai et du rouan, la première de ces « robes marque une tendance à disparaître. »

Quant au rouan et à l'aubère, caractères dominants, une sélection attentive n'aura pas de peine à les éliminer au profit du bai, sans avoir à craindre leur réappa-

rition. Pour les mâles, dont l'influence héréditaire est considérable en raison du nombre de produits qu'ils engendrent chaque année, on a soin de ne choisir que des sujets bais, sauf, bien entendu, à ne pas négliger des producteurs yraiment remarquables. On est en général plus large sur cette question de robe pour les femelles, en raison de leur influence numériquement beaucoup plus restreinte, sur le développement de la race.

Evidemment, ces croisements de robes n'ont pas des résultats mathématiques ; on n'opère pas dans la pratique comme au laboratoire et, d'une robe à l'autre, il n'y a pas de différences bien tranchées. La complexité de l'ascendance ouvre toujours la porte à des manifestations d'atavisme, réapparition d'un caractère dominé, etc... Comme l'a dit si justement le professeur Dechambre : « Il n'y a rien d'absolu dans ces phénomènes, mais la loi des grands nombres autorise certaines prévisions et nous pouvons déduire que la robe baie pourra devenir prédominante, à la condition que la sélection soit appelée à jouer dans ce sens, surtout avec les étalons. A mesure d'ailleurs que notre cheval se perfectionnera dans ses formes, on deviendra plus exigeant pour la robe ; lorsque le choix sera permis entre de nombreux géniteurs de valeur à peu près égale, les efforts des éleveurs se concentreront vers l'obtention de cette robe-type par une sélection appropriée.

CHAPITRE IV

Etat actuel de la production

Elevage

L'exploitation du cheval en Bourgogne se fait suivant un mode assez particulier, empreint de cette solidarité régionale dont nous avons déjà parlé.

Les poulains naissent, pour la plupart, dans les petites fermes du Bas-Morvan et de l'Auxois, autant que possible au début du printemps, de façon à laisser à l'âge et à la bonne saison le temps d'assurer le bon développement du « laiton ». Si la température le permet, on les met au pré avec leur mère, dans les huit ou quinze jours qui suivent la naissance, dès que leurs membres graciles leur garantissent un équilibre suffisant pour pouvoir profiter en toute sécurité de l'action bienfaisante de la lumière et du soleil ; on les rentre à l'écurie le soir, pour leur éviter la fraîcheur pernicieuse des nuits de printemps. Si, dans la journée, la mère travaille, le poulain reste à l'écurie, dans un box assez vaste où il peut évoluer librement ; quand la mère rentre, le poulain va téter dehors pendant qu'on la dételle ; il l'accompagne à l'abreuvoir puis

au pré ; il folâtre et commence à brouter : excellent entraînement pour son appareil musculaire et ses facultés digestives. De bonne heure on l'habitue au licol en l'attachant d'abord au cou de sa mère, puis à la mangeoire où, tous les matins, à partir du deuxième mois, on lui laisse un ou deux litres d'avoine ; il commence par dédaigner cet aliment nouveau, puis, instruit par l'exemple de sa mère, il ne tarde pas à y prendre goût et arrive progressivement à manger toute sa ration, pour le plus grand profit de son appareil digestif, auquel cette nourriture substantielle assure une gymnastique indispensable au développement précoce du squelette, en même temps qu'elle facilitera le sevrage.

Cette première phase de la vie du poulain se termine en automne, vers septembre ou octobre ; on l'emmène alors aux foires de Saulieu, de Semur ou d'Arnay, lorsqu'un emboucheur, soucieux d'avoir des sujets de qualité, ne l'a pas déjà retenu chez le naisseur.

Qu'il l'ait acheté sur la foire, à la ferme ou à un marchand, l'emboucheur met son « élève » au pré, avec un nombre variable de ses pareils, dans une de ces vallées de « l'admirable prairie d'Auxois » dont le lias donnera de l'os au « dix-huit mois » que va devenir ce laiton. Ils y resteront tout l'hiver, quelque temps qu'il fasse, nourris quotidiennement d'avoine et de foin, passant la journée à chercher quelques touffes d'une herbe sèche et rare, se réchauffant dans des galopades effrénées ou serrés les uns contre les autres à l'abri d'une haie. Ils acquièrent ainsi une santé à toute épreuve et une rusticité qui leur permettra plus tard de s'adapter à tous les climats et à tous les régimes.

Le printemps arrive, puis l'été ; ces élèves restent à la pâture, en compagnie de bœufs à l'engrais, épuisant leur fougue par des courses perpétuelles à travers le bocage. Ils y demeurent jusqu'à l'âge de dix-huit à trente mois, selon les aléas du commerce. A l'arrière-saison, les marchands les emmènent chez des cultivateurs de la plaine de Saône, qui commencent le dressage à la herse, à l'extirpateur, puis à la charrue. Les divers travaux auxquels on le soumet progressivement, combinés avec une alimentation intensive, influent heureusement sur le développement du jeune cheval. Il s'étoffe, prend du corps et du membre, des articulations solides ; sa poitrine se développe en même temps que les muscles s'accusent sous la peau. Le plein développement est atteint vers la cinquième année et le cheval entre alors dans la quatrième phase de sa vie : le travail intensif, pour lequel les marchands le dirigent soit sur la ville, soit sur la campagne.

C'est un processus curieux, très accusé en Bourgogne, que cette sorte de division du travail en matière d'élevage ; chaque région donne au jeune le meilleur d'elle-même. Les naissances se font dans les petites fermes du Bas-Morvan ou de l'Auxois, où le cultivateur entoure le poulain de soins attentifs et éclairés ; les prairies liasiques de l'Auxois, riches et de relief varié, lui assurent une croissance rapide, « poussant à l'os », mieux que ne pourrait le faire n'importe quelle autre région ; le Dijonnais enfin et la plaine de la Saône, pays de cultures, élèvent et entraînent le produit de cette collaboration.

C'est là, si l'on peut dire, le « cycle évolutif » ordi-

naire ; mais tous les sujets ne le parcourent pas régulièrement. Les vicissitudes du commerce et les possibilités de chaque éleveur, font à ce cycle de nombreuses dérogations. Beaucoup de naisseurs n'hésitent pas à garder leurs laitons jusqu'à dix-huit ou trente mois, attendant l'occasion propice, la hausse des cours ; parfois même, s'il s'agit d'une femelle, elle est élevée et dressée sur place pour remplacer sa mère que des marchands de Mâcon, de Lyon ou d'ailleurs revendront à des maraîchers ou à des petits cultivateurs de la vallée de la Saône ou de l'Isère.

Très peu de mâles restent dans la région ; quelques sujets d'élite sont gardés pour la reproduction, et les autres castrés, suivent la filière ordinaire, l'éleveur ne gardant pour lui que les plus belles pouliches lorsqu'il juge à propos de rajeunir ou d'améliorer son écurie. La plupart des cultivateurs de notre région, en effet, mettent une sorte de point d'honneur à ne posséder que de belles juments, et cette émulation entre voisins est éminemment favorable au perfectionnement de la race. Dès qu'une femelle atteint dix ou douze ans, elle est vendue à un petit cultivateur dont l'exploitation ne se prête pas à l'élevage, soit à ces marchands dont nous parlions plus haut ; une jument qui ne « rend » pas de bons poulains, qui « pêche » dans ses membres ou dans ses formes, est éliminée de l'écurie dès qu'il devient possible de la remplacer avantageusement. En un mot, l'exploitation est subordonnée à l'obtention de bons poulains ; les femelles sont saillies tous les ans, depuis leur troisième année jusqu'au moment où leur organisme, épuisé par une suite ininterrompue

de gestations combinées avec un travail régulier et assez dur (à peine interrompu quelques jours pour la mise-bas), ne peut plus s'acquitter avec autant de perfection de ces deux tâches à la fois.

Lorsqu'elles travaillent, les juments reçoivent à l'écurie trois repas de fourrage sec — foin ou trèfle — et trois ou quatre litres d'avoine par jour (cinq ou six si elles allaitent) et un kilogramme de son ou de farine d'orge en barbotage ; le plus souvent possible on les met au pré. En hiver, pour la même quantité de foin (7 à 8 kilogrammes environ) on donne deux litres d'avoine et trois ou quatre kilogrammes de betteraves.

Les étalons reçoivent une nourriture plus concentrée : cinq à six kilogrammes de paille et de foin, autant d'avoine, deux ou trois kilogrammes de son ou de farine d'orge.

Exploitation et amélioration

L'ensemble des conditions géologique et géographique, l'expérience des éleveurs, la compétence et le dévouement des dirigeants ; tout cela contribue à la marche ascendante de la race. L'Auxois, qui importait autrefois ses chevaux, exporte aujourd'hui des sujets de choix dans toute la Bourgogne et dans les provinces voisines : Franche-Comté, Bresse, etc... Ces sujets descendent par la vallée de la Saône jusqu'à Lyon et au delà, dans l'Ain, dans l'Isère, gagnant peu à peu le Sud et le Centre-Est.

Les marchands de Sens, d'Auxerre, de Dijon, de

Chalon, de Lyon, viennent de plus en plus nombreux aux foires de Semur, Arnay, Saulieu, Pouilly, ou, mieux, se font conduire directement chez les propriétaires pour acheter des produits de jour en jour plus prisés de leurs clients, cultivateurs ou entrepreneurs de transports. L'armée même, nous l'avons déjà dit, depuis quelque temps, fait des achats à Semur.

Malgré la crise économique actuelle, qui se répercute assez durement sur l'élevage chevalin de France, le succès du cheval de trait de l'Auxois ne cesse de s'affirmer, et sa renommée grandit. Touché, lui aussi, par le développement de la traction mécanique et le ralentissement des affaires, il semble en souffrir beaucoup moins que le Breton, par exemple ; néanmoins, l'effectif total de la population équine du département, que était en 1925 de 45.000 animaux, est descendue à 42.500 en 1932 ; à vrai dire, cette diminution intéresse beaucoup plus Dijon et la partie orientale du département que l'Auxois où elle ne fait qu'écarter de la reproduction les géniteurs médiocres, donnant des produits qui ne « paient » pas. Malgré la baisse des prix — parallèle à celle qui affecte les autres produits de la ferme — il est permis d'envisager l'avenir avec sérénité : les chevaux véritablement « de l'Auxois » sont recherchés autant et plus qu'avant cette crise.

L'aire d'action du Syndicat qui, à l'origine, ne comprenait guère que douze cantons des arrondissements de Beaune et de Semur, gagnait, en 1923, trois cantons de l'Yonne (Guillon, Avallon, L'Isle-sur-Serein) et en 1924, une douzaine de communes de Saône-et-Loire, réparties sur les cantons de Lucenay-l'Évêque,

Autun et Epinac. Les uns après les autres, tous les groupements d'élevage hippique de la Côte-d'Or ont sollicité leur affiliation au Syndicat.

Comment agit ce Syndicat ? Désireux de « favoriser l'amélioration de la race et de grandir sa valeur commerciale » (règlement du Stud-Book, art. premier), il s'efforce, en collaboration avec les Haras, d'assurer une pratique judicieuse des croisements ; il opère lui-même la sélection des produits suffisamment racés pour être inscrits au livre généalogique ; il encourage l'élevage en organisant des concours, en distribuant des primes, en faisant connaître au loin les mérites des chevaux de l'Auxois.

L'administration des Haras (dépôt de Bordeaux) agit dans la région en répartissant une trentaine d'étalons dans sept stations de monte : Pouilly, Semur, Saulieu, Liernais, Arnay, Châtillon-sur-Seine et Rouvray, à raison de quatre ou cinq sujets par station, suivant l'importance de l'élevage local. Il est à noter qu'un quart à peine de ces chevaux est inscrit au Stud-Book de l'Auxois ; le reste est constitué par des Ardennais français et belges, destinés à fournir de bons éléments pour la pratique du croisement de retrempe. Les étalons privés autorisés à faire la monte en Côte-d'Or, doivent, depuis 1927, appartenir à une des trois races : de l'Auxois, Ardennaise ou de trait du Nord ; la première de ces races a une tendance très nette à prédominer, puisque le nombre des étalons autorisés inscrits au Stud-Book de l'Auxois est passé de 36 en 1924, à 61 en 1932, appartenant pour la plupart à des éleveurs des cantons de Semur, Précy et Pouilly ; cinq

sont la propriété de Syndicats d'élevage à Nuits-Saint-Georges, Dijon, Gevrey-Chambertin et Auxonne. Au printemps, ils « roulent » de ferme en ferme, copieusement nourris, effectuant, en main, trois ou quatre saillies par jour ; la saison de monte terminée, ils participent aux travaux de la culture comme les juments.

Les jeunes nés de parents inscrits au Stud-Book, sont, dans la huitaine qui suit leur naissance, et après identification (par fiches signalétiques), inscrits au « livre des naissances » ou livre d'origine, par le secrétaire général qui centralise les certificats de saillie. L'inscription définitive au « livre généalogique » n'a lieu qu'à l'âge de dix-huit mois, si le sujet est accepté par la commission technique quel que soit, par ailleurs, son lieu de naissance, le Stud-Book n'étant pas encore fermé. Tous les ans cette commission visite les différents centres d'élevage pour examiner les animaux dont l'inscription est demandée : 229 en 1923 ; 210 en 1927 ; 161 en 1930 ; il y a donc une diminution assez sensible, mais elle s'explique aisément : au début, la commission examinait tous les chevaux de gros trait, quelles que soient leur robe et leur origine, tandis qu'à présent, elle ne voit plus guère que des dix-huit mois, nés sur place. Au total, 1.198 femelles et 317 mâles ont déjà été inscrits (1932) et l'on peut estimer approximativement à 700 femelles et 150 mâles le nombre des sujets inscrits vivant actuellement.

Chaque année, plusieurs concours, cantonaux ou inter-cantonaux, sont organisés à Semur, Saulieu, Arnay, Liernais, Précy ou Pouilly, qui permettent de faire le point, de mesurer le chemin parcouru, qui

créent entre les éleveurs une émulation féconde, en même temps qu'ils attirent dans nos pittoresques cités bourguignonnes l'élite des amateurs de chevaux. Des primes assez importantes y sont distribuées par les soins des syndicats locaux, provenant soit des ressources propres à ces syndicats, soit des subventions accordées par l'Etat par l'entremise des Haras, de l'Office Agricole régional, etc. En outre, un cours-foire annuel est organisé à Dijon, à Semur ou ailleurs pour grouper les meilleurs sujets de chaque canton, en présence des acheteurs éventuels à qui cette manifestation procure souvent des reproducteurs intéressants en même temps qu'elle permet aux vendeurs des bénéfices parfois inespérés.

Chaque année, enfin, depuis 1924, la commission technique choisit parmi les sujets inscrits au Stud-Book un certain nombre d'animaux destinés à représenter la race au concours central de Paris ; tous les frais sont à la charge du Syndicat qui expose les animaux en son nom, et répartit ensuite entre les propriétaires la somme des prix distribués. Cette manière de procéder permet de présenter un lot homogène, qui ne comprend peut-être pas toujours les meilleurs chevaux de la région, mais qui ne comprend que des « chevaux de l'Auxois » de plus en plus caractérisés chaque année. Les critiques d'élevage n'ont pas manqué de souligner les bons effets de cette méthode ; « l'influence de ce groupement actif et bien organisé se fait nettement sentir, écrit l'un d'eux en parlant du Syndicat. Chaque fois que l'on revoit dans un concours des chevaux de l'Auxois, on constate avec satisfaction qu'ils sont toujours en progrès ».

Quelle est la part qui, dans ces progrès, revient aux races améliorées, et en particulier à la race ardennaise ?

D'aucune ont prétendu que les chevaux de l'Auxois étaient de plus en plus prisés parce qu'ils se rapprochaient de plus en plus du type ardennais ; il semble que ceux-là se soient mépris sur le sens des efforts tentés depuis 1911 et qu'ils méconnaissent les principes fondamentaux de la zootechnie, entre autres l'empreinte dont tout milieu marque sa production.

Il est certain que, jusqu'à présent, l'influence de l'Ardennais paraît prépondérante, du fait des nombreux croisements successifs. Mais cette parenté ira en s'atténuant à mesure que l'on entrera dans la deuxième phase de l'amélioration, cette « sélection dans l'indigénat », si heureusement nommée par le Docteur Chauveau, et qui, associée avec discernement au croisement de retrempe, accusera les qualités de la race et lui donnera l'homogénéité qui lui manque encore. Beaucoup d'éleveurs ont la fâcheuse habitude de vendre leurs meilleurs poulains comme « laitons » ou comme « dix-huit mois », surtout les mâles ; or, ce qui manque le plus dans le pays, ce sont des étalons « d'un modèle uniforme, appropriés aux aptitudes et à la conformation des juments » (A. Carreau). Beaucoup de propriétaires laissent aux haras le soin de fournir de bons reproducteurs, préférant, quant à eux, faire castrer leurs poulains et en tirer un profit immédiat. C'est une routine qui, heureusement, tend à disparaître, ainsi qu'en témoignent les chiffres, cités plus haut, des étalons privés, inscrits au Stud-Book

et autorisés à faire la monte. Là encore, l'action du Syndicat se fait sentir : chaque année, des « primes de conservation » de 1.000 francs chaque, sont accordées aux meilleurs « dix-huit mois » inscrits, ce qui, avec la plus-value entraînée par cette marque de distinction, encourage les éleveurs à garder dans le pays leurs meilleurs sujets.

Ainsi que le disait déjà, en 1922, le professeur Dechambre, « l'Auxois est délibérément engagé dans une « entreprise où les éléments favorables sont réunis « pour en assurer le succès... L'amélioration méthodique de sa race chevaline fera certainement de « celle-ci une pépinière de reproducteurs réputés et « d'excellents chevaux de service ».

CHAPITRE V

Conclusions

L'Auxois, depuis le siècle dernier, s'est révélé un merveilleux pays d'élevage. La preuve en est donnée par l'amélioration de sa race bovine et l'élevage du cheval de trait.

La constitution géologique des terres de la région assure au cheval, par l'intermédiaire de la végétation, un remarquable développement des muscles et des os. C'est pourquoi, à toutes les époques de l'Histoire, les chevaux de l'Auxois ont été estimés. Les juments du pays ont également toujours été bonnes.

Les transformations économiques ont amené dans l'élevage chevalin une crise d'adaptation que la concurrence commerciale et l'incohérence des éleveurs ont prolongée en Bourgogne.

La création du Syndicat du Cheval de Trait de l'Auxois remédia à cet état de choses, grâce aux qualités techniques et morales des hommes qui, depuis le début, en assument la Direction. Les résultats de leur action ont été rapides et probants. Les chevaux de l'Auxois, vigoureux et énergiques, peuvent, en effet, aujourd'hui, rivaliser avec les meilleurs chevaux de gros trait.

Il ne reste plus qu'à homogénéiser la production en lui restituant son cachet indigène que les divers croisements ont quelque peu masqué. Les terres de l'Auxois, assez fertiles, produisent suffisamment et les éleveurs sont actuellement assez avertis pour qu'on puisse espérer la réalisation rapide d'un cheval qui soit vraiment le Cheval de l'Auxois.

Vu : *Le Directeur*
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon,
D^r V. BALL

Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire,
E. LETARD.

Vu : *Le Doyen,*
JEAN LEPINE

Le Président de la Thèse,
D^r LATARJET.

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 13 Décembre 1933.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
A. LIRONDELLE.

Bibliographie

- BARBIER (A.). — Rapports annuels du Secrétaire général du Syndicat du Cheval de Trait de l'Auxois. Années 1924 à 1932.
- Etat actuel de l'élevage chevalin en Côte-d'Or (*L'Agriculture de la Côte-d'Or*, 1926.)
- CARREAU (A.). — Le Stud-Book de l'Auxois. (*Terre de Bourgogne*, janvier 1925.)
- CHAUVEAU (D^r). — L'élevage en Côte-d'Or. (*Terre de Bourgogne*, janvier 1925.)
- DECHAMBRE (L.). — *Traité de Zootechnie générale*, (1920. — *Traité de Zootechnie : Le Cheval* (1920). — Le Cheval de trait de l'Auxois. (*Revue de Zootechnie*, 1922.)
- DROUHOT (H.). — *La Côte-d'Or* (1926).
- FALLEX et MAIREY. — *Géographie Générale*, 1926. — *Géographie de la France*, 1926.
- GUICHARD (J.). — Le climat de la Côte-d'Or. (*L'Agriculture de la Côte-d'Or*, 1926.)
- JACOULET et CHOMEL. — *Traité d'Hippologie*, 1895.
- LESBRE (F.-X.). — *Traité d'extérieur du cheval*, 1930.
- LETARD (E.). — Cours de Zootechnie générale à l'Ecole Vétérinaire, 1932 : *Le cheval de l'Auxois*.
- MAIREY (A.). — Les régions naturelles de la Côte-d'Or. (Dijon et la Côte-d'Or, 1911).

ROUX (J.). — Le climat de Dijon et de la Côte-d'Or.
(*Dijon et la Côte-d'Or*, 1911.)

SAMSON (A.). — *Traité de Zootechnie*, 1884.

Syndicat du Cheval de Trait de l'Auxois. — Statuts.
Règlements, 1926.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
DONNÉES GÉOGRAPHIQUES.....	11
HISTORIQUE DE LA RACE.....	19
CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA RACE.....	29
Conformation générale. Taille.....	29
Les membres.....	33
La robe.....	35
ÉTAT ACTUEL DE LA PRODUCTION.....	39
Elevage	39
Exploitation et amélioration.....	43
CONCLUSIONS	51
BIBLIOGRAPHIE	53



BOSC FRÈRES, M. & L. RIOU

00 00 IMPRIMEURS - ÉDITEURS 00 00

00 42, QUAI GAILLETON, 42 00

00 00 00 00 LYON 00 00 00 00



